

L'épreuve du temps

*« Les yeux voient les formes et les couleurs, les oreilles
entendent les mots et les sons.
Nous croyons pouvoir saisir la véritable nature des choses
par la vue et l'ouïe, mais pour atteindre la vérité,
nous devons aller au-delà des images et des sons. »*

Chong TSE

Aujourd'hui

Les fouilles du château étaient quasiment terminées. La chaleur écrasante ne permettait pas de rester dans les souterrains suffocants. Eudes venait de congédier les passionnés de l'association venus prêter main forte. Il y avait tant de travail encore... Dans sa famille depuis des générations, le château s'élançait fièrement sur son pic rocheux. Il dominait les oliveraies et se tenait comme une sentinelle du temps entre garrigue et massifs de lavande odorante. La petite chapelle attenante avait bénéficié elle aussi des travaux de rénovation de l'association. Toutes les bonnes âmes s'étaient relevé les manches. Différents corps de métiers étaient là. Pour la beauté du patrimoine.

Auteure : Hélène Chambaud - © Édition de la Goutte d'Étoile

La sauvegarde de l'ancien et du beau. Gardiens des témoignages d'avant.

Les rayons du soleil brûlaient tout sur leur passage. Les herbes étaient craquantes et rases. Eudes entra résolument dans le havre de fraîcheur provisoire que lui offraient les épais murs de la chapelle. L'atmosphère recueillie du sanctuaire le saisit, comme toujours. La chapelle était accolée au château depuis sa construction. Malgré les modifications des plans des bâtis, elle tenait son rôle clef. Malmenée par le temps, elle avait vu son mur détruit, envahi de lierres et de ronces. Aujourd'hui, tout son lustre était en train de lui être redonné. Thibault et Aymeric, deux gaillards tailleurs de pierre, avaient mis un point d'honneur à rebâtir la construction avec des méthodes identiques. Eudes était fier de ce qu'il voyait.

Soudain, lui revint en mémoire comme une évidence, les mots d'Aymeric. La pierre d'autel sonnait creux. Une crypte peut-être... Il savait que ce n'était pas prudent. Qu'il aurait dû attendre. Ne pas être seul. Qu'il aurait dû certainement alerter. Prévenir de sa présence dans ces lieux, en plein chantier. Mais le plaisir de la découverte était le plus fort. De ceux qui emportent sans raisonnement possible. Il s'approcha de la fameuse pierre décrite par Aymeric. En la frappant avec le burin laissé par les ouvriers, il entendit effectivement le son des caves et des souterrains. Le son des profondeurs. Il devait en avoir le cœur net. Était-ce le fameux passage que tant de comtes et seigneurs des Baux avaient cherché avant lui ? Le sol était encore meuble. Les dalles n'étaient pas toutes jointes. Le travail était loin d'être terminé. Il fit jouer ses muscles et se sentit un peu ridicule, engoncé dans sa chemise. Tant pis, il faisait trop chaud pour retourner sur ses pas et chercher des vêtements plus appropriés. Le passé le prendrait comme il était...

An 1142

Jamais je n'aurais dû rencontrer les yeux de ma belle.

Je me souviendrai toujours de son regard alors que ses jupes m'ensorcelaient au doux son des ménestrels. Que nous appelions d'ailleurs dans ces contrées troubadours... Nous fêtions l'arrivée d'un été tardif. J'étais alors enfant-moine au château. Nous étions venus avec mon maître et mentor des massifs lointains pour ce comté. Le château se dressait devant nous. Je me rappellerai longtemps ce sentiment de force magistrale qui se dégageait. Nous avons pu franchir le pont-levis. Mon âne récalcitrant finit par se laisser dompter.

« Oh là, la bête ! »

Nous étions arrivés. Autant faire bonne impression... C'était il y a longtemps déjà. Plus loin encore que mes pauvres yeux fatigués ne sauraient le décrire... Aujourd'hui, je ne suis plus qu'un ermite au visage délavé par l'usure des temps... Mais en ces années... Ah, en ces années...

Nous étions en l'an 1111.

De nombreux actes de sorcellerie avaient été recensés dans les registres paroissiaux des bourgs. Des femmes hurlaient la nuit. On racontait des histoires de loups terrifiants et de châtements du Ciel. Le seigneur des terres avait d'ailleurs contribué à embellir la maison de Dieu. D'étranges petits animaux sculptés venaient enrichir le bestiaire. Les griffons faisaient rage et de saints évangélistes s'engageaient de toutes leurs forces dans cette lutte inexorable contre le mal. Des chats noirs éventrés avaient été retrouvés un peu

partout dans les garrigues environnantes. Même les bories¹ n'échappaient pas à cette vague de superstitions. On y trouvait pêle-mêle des crocs d'animaux, de la mélisse broyée et des peaux tannées. 1111 faisait peur. Résonnait comme un avertissement divin... Que n'ai-je écouté les sentences !

Deux femmes avaient été emmenées au bûcher dans la *Provincia*. Les diablasses criaient et s'époumonaient dans l'obscur fumée dégagée par le bûcher rougeoyant. Leurs robes de cotonnade s'embrasaient sous mes yeux. Une odeur âcre et répugnante imprégnait l'air. Puis bien vite ma tunique. J'étais encore jeune et l'image me tourmente encore. J'aurais dû écouter les signes avant-coureurs de la colère divine. Je me suis cru plus fort que Lui.

La route avait été longue. Nous avions dormi sur des souches dans les bois denses, traversé des torrents, rejoint de nombreux bourgs. Les détrousseurs étaient partout et en voulaient aux économies de mon maître. Tout moine qu'il était, il savait se défendre. Je n'en doutais pas. Nous étions, si j'avais bien compris, une sorte de présent offert au comte des lieux. Les jeunes ne couraient pas les rues dans ces terres. Le moine était mon accompagnateur et je me référais à lui pour tout. Il m'apprenait la carte des étoiles, les langues des anciens et le précieux latin. La langue de Dieu. Celle qui permet de le prier. De psalmodier sans fin ses louanges. J'apprenais avidement. Je voulais tout savoir. Connaître les simples et leurs mille vertus, écouter les sons m'entourant et en deviner la provenance... J'avais eu cette chance insolente d'être choisi. Je m'enivrais de connaissances.

Je n'aimais rien tant le soir que sortir le flûtiau que j'avais patiemment taillé dans le bois tendre de frêne et laisser les mélodies

¹Cabanes de pierres sèches dans le sud-est de la France.

s'écouler de mon appau de fortune. Je n'aurais pu imaginer que faute de divines créatures de la forêt, c'étaient ses cheveux à elle qui viendraient s'enrouler dans mes notes liées... J'aurais aimé un jour écrire des pastourelles et des ballades. Laisser mon imagination emporter des sirventès couvrir les paroles satiriques des poètes de la cour. J'aurais aimé enchanter les fêtes galantes de mes sourdines fantasques... Je peux aujourd'hui taire mes ambitions. Je n'ai jamais été qu'un piètre acteur de cette vie...

Je me souviens de notre arrivée. La cour du château grouillait de monde. Les palefreniers conduisaient les montures. Mon maître en ces lieux, le moine, lissait ses deux larges mains sur son scapulaire. Deux servantes lavaient à grande eau la tenture de la pièce centrale. L'été était là. Le seigneur arrivait sous peu. Tout devait être dressé pour l'accueillir. Les pièces paraissaient immenses. Elles l'étaient sans aucun doute. Ce qui accentuait encore cette impression était qu'aucun meuble n'était resté. Les malles, les coffres, les fauteuils, tout était reparti avec le seigneur après sa dernière venue. Les hommes s'affairaient dans la salle. L'effervescence battait son plein. Nous étions un peu sidérés de voir cette agitation. Ça criait, ça gesticulait. Je ne reconnaissais pas la langue dans laquelle les gens s'exprimaient. Cet occitan au chant de cigale ne m'appartenait pas. J'eus tôt fait de le rendre mien, même si je respectais les attentes et n'usais que du latin en bonne compagnie...

Les jupes lourdes de farine, des femmes s'affairaient. Ça sentait l'odeur riche des rôts et des légumes mijotés. Des miels épicés embaumaient en enrobant les fruits dans leurs épaisses textures cuites. Mais surtout ce qui attirait irrésistiblement mon odorat était ce mélange fort et vif d'herbes aromatiques. Je n'avais qu'à fermer les yeux pour revivre tout notre périple. Mes narines étaient envahies de senteurs de thym séché au soleil, de feuilles de serpolet piétinées par les sabots de mon âne, de marjolaine récalcitrante à la coupe. Je

n'avais qu'à inspirer plus fort et tout l'air s'emplissait de notes chaudes et sucrées des lavandes en fleurs, offrant sans vergogne à qui voulait s'en saisir des paysages d'herbes fauchées et de murets de pierres plates entreposées. Les chemins se laissaient deviner couverts de fine sarriette, les ragoûts embaumaient la chaleur des doux étés, le lavandin capricieux rivalisait d'audace avec la mandragore... L'appel des sens était là. Je chapardais un poirillon juteux et le croquais. Les fèves gonflaient doucement dans le jus de cuisson des aromates. L'huile embaumait la garrigue et ses champs d'oliviers à perte de vue sur les vallons montagneux. Le verjus était tiré. Les décoctions de romarin enchantaient les lièvres rôtis. La livèche mijotait à petit bouillon. Les feuilles de cataires en décoction attendaient patiemment leur tour.

Je sus que j'étais fait pour vivre ici. Le seigneur à qui ces mets raffinés étaient destinés ne pouvait pas être un mauvais bougre. Il fallut à coup sûr détromper mon instinct fallacieusement attiré par ces vertigineux appels. Le soir même, la cour galante se réunirait. J'assisterais alors à ces joutes poétiques que j'affectionnais tant. Je ne savais pas encore que celles-ci se transformeraient pour moi en cour galante. À défaut d'être ma cour d'Amour.

La cour se préparait aux chevauchées guerrières des tournois. Le château attendait les fêtes dansantes. Ritournelles et courtisanes réunies dans un même chassé-croisé du goût de la danse et de la saynète. Les fileuses terminaient leurs longs travaux.

Je ne m'attendais point à ce qui suivit.

C'était le soir. À la lueur des torches. Les cracheurs de feu faisaient tourner leurs bâtons enflammés. Les cigales stridulaient à tue-tête. J'aperçus sa chevelure nacrée à nulle autre pareille derrière le voile délicat qui couvrait sa tête. Elle ne portait pas de chaperon ce soir-là.

Je ne vis ni le maître des lieux ni les suivantes. Je n'aperçus ni les fourrures, les cottes, les tuniques ni les parures qu'il arborait. Il aurait été drapé de soieries d'Orient que je n'eus rien su. Il n'y avait qu'elle qui se détachait comme une lune miroitante sous l'astre infini.

C'était pour moi un coup d'épée en plein cœur. Ma Dame tant rêvée était devant mes yeux. Le fin'amor transperçait mon âme sans que ni ma piété ni mon engagement à servir Dieu n'y puissent rien. Je m'en repens à chaque instant, mais nulle dévotion ne m'amena aux frontières de moi-même comme cet instant.

Et pourtant je vécus... Mal. Dans un mal' amour constant, mais si près de ma pure enchanteresse... Je vécus quelques mois dans cette transe quasi mystique. Je taisais mes aspirations secrètes et ne révélait rien à la Dame de mes pensées. Elle était châtelaine. Pour mon grand désarroi. Mon cœur voulait lui conter des allégories galantes. Mes regards ne laissaient que des larmes d'une harpe fragile sur son chemin... Les vielles emplissaient l'air de leurs sons mélancoliques. Je humais les senteurs de genévriers qui laissaient doucement s'échapper l'exhalaison âcre de leurs baies séchées au soleil.

Je m'imprégnais de cette *Provincia*. Je devenais peu à peu un être de ces terrains de rocailles et de sécheresse. Mon cœur était empli de tout ce qu'un homme pouvait demander. La fête galante devenait mon rendez-vous quotidien.

Ma Belle finit par croiser mes désirs. Elle rencontra mes attentes. Je devinais les siennes. Rien ne me plaisait plus que d'apprendre avec elle de nouvelles saveurs et de nouvelles textures. Elle s'évertuait à reproduire nos gestes d'alchimistes lorsque nous mélangions les décoctions en guise de remèdes pour le château. Il y avait fort à faire. La famine avait sévi dans les campagnes environnantes. Les chairs

étaient faibles. Nul ne refusait nos fortifiants à la senteur prégante de farigoule et d'estragon lentement foulés. Les tiges ligneuses infusaient des heures durant et nous filtrions ensuite les préparations avec la même application que si nous nous fûmes retrouvés face à des élixirs d'amour. Ce Fin'amor illuminait nos journées. Nous nous rencontrions, parlions, travaillions ensemble. La chair ne se mêlait jamais à ces plaisirs échangés. Jamais.

Sauf cette fois, seule et unique fois devant l'Éternel, gravée à jamais dans mon esprit.

An 1112

Les troubadours devaient ce soir entonner les ritournelles pour la fête annoncée. Le château était en pleine attente. Les villageois sentaient la nouvelle venir. L'air était chargé et lourd. Tous étaient tendus. Nous n'avions pas eu vent de la raison de cette fête et chacun remplissait le rôle qu'on lui avait assigné sans vraiment savoir ce qui se tramait. Nous devions, avec frère Antoine, finir d'enrouler les fromageons de brebis de feuilles de *Pèdre d'Al*. Cette plante, le cerfeuil, avait une senteur presque poudrée, à la limite du piquant du poivre si convoité et nous nous appliquions à former de petites boules de ce fromage de notre invention pour amener un raffinement supplémentaire à la table du souper. Nous nous étions retirés dans la borie voisine pour finir notre besogne.

La suivante de ma Belle est arrivée, rouge et essoufflée. Elle mandait frère Antoine de la suivre. On avait besoin de lui en urgence pour administrer un onguent chassant les humeurs. Les décoctions venaient tout juste d'être amenées à bonne température. Frère Antoine partit à sa suite.

Je restais dans la moiteur suffocante de la borie et m'appliquais à finir minutieusement l'emballage de mes fromageons. La feuille duveteuse épousait avec perfection le contour de la pâte encore souple. Je sortis chercher un souffle d'air qui ne soit point brûlant sur les pierrailles alentour. Je voulus me saisir de ma gourde en peau qui préservait une fraîcheur relative à la piquette lorsque j'entendis de longs sanglots. Ils me transpercèrent.

Je crus reconnaître la voix fluette de ma Belle.

Je m'approchais du bosquet ras qui émergeait de la garrigue à quelques pas de là.

Elle était effectivement recroquevillée à même le sol, en larmes. Elle releva la tête vers moi et sans un mot planta ses yeux francs dans les miens.

Tout empli de sa détresse, sans réfléchir à mon geste, je touchais la peau de ses doigts. Puis je les nouais dans les miens, mon regard perdu dans les teintes lavande de ses pupilles. Ses larmes continuaient de rouler. Ses hoquets se faisaient moins violents. Elle s'apaisa suffisamment pour pouvoir me parler.

— On va me marier.

— À qui donc ?

Le souffle me manquait.

« Le seigneur des autres peuples des territoires du sud...
Raimond Bérenger III, le comte de Barcelone. »

Je ne répondis pas. Que pouvais-je dire ? Quels mots auraient pu franchir mes lèvres ? J'étais un simple enfant moine, promis à une

destinée tracée au-delà de mes envies. Elle était l'unique héritière des comtes de Provence. L'histoire se jouait sans nous. Les héritages ne se discutent pas. Ils se vivent.

Ma douleur me déchirait la poitrine.

Je ne me leurrais jamais sur la situation. Mais cette entente que nous avions trouvée me plaisait et aurait presque pu me satisfaire... Elle me permettait la douce illusion de ne pas m'inquiéter de demain. Demain. La fête était donc la célébration des noces de ma Belle. Les serments et rituels d'hommage se préparaient.

Je pris soudain en horreur les fromages si minutieusement préparés. J'aurais voulu ne plus entendre les accords de vielles et de harpes qui traversaient les vallons. Je voulais éteindre le soleil. Faire taire les cigales. Que tout soit au diapason du gouffre qui venait de me happer.

Je tenais ses paumes fragiles dans ma main robuste. Qu'elle semblait faible, esseulée. Qu'elle me semblait vulnérable, soudain. J'eus ce geste qui déclencha les autres. Jamais je ne pus m'en vouloir de l'avoir eu. Et pourtant... Je libérais mon autre main et passais doucement une mèche échappée derrière sa coiffe. Ses yeux me regardèrent. Me sondèrent. Me brûlèrent. Sans détacher nos regards, nos souffles ne firent plus qu'un. J'alliais mon rythme au sien. Elle fit fondre mes dernières résistances dans un soupir. La douceur de sa peau, le contact de ses doigts, ses longs cils recourbés et perlés de larmes, la couleur laiteuse de ses cuisses galbées... Tout me portait à la folie.

Le diable nous saisit. Nos corps se rencontrèrent. Pour une danse éternelle... Le soir même, elle était promise.

Le surlendemain, ma Belle devint comtesse de Barcelone.

Je restais dans son ombre.

Je confesse, le péché de chair fut le seul que je fis avec elle. Même si souvent dans mes rêves ses soupirs me hantèrent. Je peux encore prendre Dieu à témoin de ces repentirs que je n'eus de cesse de proférer. Pour elle. Pour les yeux lavande de ma Belle.

Je suis maintenant bien vieux. Moine Godefroy. Mais dans cet au-delà des mondes ténébreux, je voulais simplement laisser une trace.

Que l'on sache un jour que l'enfant qui naquit avait les cheveux dorés des ajoncs de cette soirée d'été. Douce comme le prénom de ma Belle. Ma Douce de Gévaudan. Qui jamais à mes yeux ne put revêtir le nom de Douce de Barcelone... L'unique descendance du comte aura la senteur des lavandes que nous avons foulées en cette seule et merveilleuse fois.

Je m'éteins heureux de laisser en cette terre la trace de mon passage. Même si nul ne saura jamais d'où tient cette noble damoiselle son teint frais et son visage si pur...

Aujourd'hui

Le parchemin roula. Eudes, hébété, regarda autour de lui. En réalité, sur cet arbre généalogique mille fois consulté, rien n'était vrai. Il n'était que le digne héritier d'un égarement. Pas de sang noble dans ses veines. Enfin, pas seulement. Bâtard. Bâtard, mais fruit de l'amour.

Au travers des siècles, il entendait la plainte de Douce de Provence.

Auteure : Hélène Chambaud - © Édition de la Goutte d'Étoile

Il tenait dans ses mains ce document si fragile. Il n'aurait jamais dû descendre là tout seul. C'était imprudent. Nul ne savait qu'il avait découvert quelque chose de bien plus précieux que l'ensemble des parchemins du monastère. Alors que personne ne s'apercevrait de la disparition de l'un d'eux. Eudes garderait pour toujours la trace magnifiée de cet Amour à travers les âges. Un souffle l'accueillit dans la profondeur de la crypte.

La Dame de Provence pouvait maintenant dormir en paix.

EXTRAIT